

Stéphanie Pryen
1er décembre 2008

Au travers du regard de l'autre : rencontre avec des guides touristiques

Stéphanie Pryen est sociologue, Maître de conférences à l'Université de Lille 3, membre du laboratoire Clersé/CNRS.

Pour beaucoup, l'expérience du tourisme serait celle d'une rencontre entre touristes et populations locales, rencontre de découvertes et d'apprentissages mutuels ou rencontre dévastatrice et asymétrique. Qu'en est-il du point de vue des guides eux-mêmes ? On en parle peu, alors même qu'ils se situent de manière critique au point de rencontre des deux populations. Leur profession peut aussi permettre tant aux touristes qu'aux populations locales de construire un autre rapport aux territoires et au monde.

Par un travail sociologique de type compréhensif et qualitatif, on peut entendre ces professionnels sur la manière dont ils rendent compte de leur métier ; et sur ce que ce dernier a produit sur eux. Deux terrains ont été réalisés en ce sens : en mai 2005, j'ai participé à un séjour de formation organisé par un tour opérateur de la région des Pyrénées, en France, pour quelques-uns des guides étrangers travaillant de manière privilégiée avec lui. A cette occasion, j'ai partagé le quotidien durant 15 jours d'une vingtaine de guides issus majoritairement de l'Afrique du Nord et de l'Ouest et réalisé 15 entretiens plus formels. En janvier 2008, j'ai séjourné à Marrakech et dans la vallée d'Aït Bouguemmez, et rencontré 18 guides marocains. Ce travail ne cherche évidemment pas à rendre compte d'une vue globale et exhaustive de l'état de la profession. Mais il prétend ouvrir des pistes sur ce que la rencontre touristique *fait* aux guides, dans des contextes de travail spécifiques.

C'est surtout un certain type d'exercice du métier qui a attiré notre attention, et qui est loin de couvrir l'ensemble des situations de travail potentielles et des configurations de rencontre avec les touristes. Les guides rencontrés partent longtemps (1 à 3 semaines) ; ils partagent un temps long avec un groupe (avec peu de temps pour récupérer dans les « coulisses » pour reprendre les termes d'une sociologie interactionniste (Erving Goffman) mobilisant la métaphore théâtrale pour rendre compte de la vie sociale - donc peu de possibilité de repli sur soi ou entre soi, même s'ils ont souvent le privilège de parler avec leurs collègues une langue non comprise par les touristes) ; un temps structuré autour d'une marche et de la découverte, ou en désert, ou en montagne ; avec des tours opérateurs promouvant la rencontre des populations locales. Ils travaillent le plus souvent pour des agences françaises, qui construisent des séjours promus comme étant singuliers - même s'ils sont de fait construits sur un modèle de « copié-collé » ne se distinguant qu'à la marge du produit vendu par le concurrent. Ils sont payés à la journée travaillée sans garantie durable d'embauche ; et organisent parfois aussi leurs propres séjours en trouvant leur clientèle par le bouche à oreille par le biais des touristes qui ont été satisfaits de leurs services. Ils exercent une activité qui s'inscrit dans un marché très concurrentiel, sans assurances de stabilité - et si stabilité il y a, comme celle mise en place par certains tour operators mettant en avant la fidélisation de leurs guides, elle est toute relative.

Ces intermédiaires participent à construire la réalité touristique, pour les touristes, en fournissant « des cadres de perception et des signes d'accréditation » [1]. *Mais leur propre rapport à la réalité est travaillé en retour par leur rencontre avec les touristes, et plus largement, par ce métier.* Nous proposons de contribuer à la réflexion en explorant quelques pistes (plus développées ailleurs [2]) relatives aux apports qu'offre l'occasion de la rencontre avec l'altérité, en termes de changements de rapport à soi, aux autres, au monde.

Une activité qui permet des apprentissages linguistiques ouvrant des portes sur le monde

Les apprentissages linguistiques se font le plus souvent sur le tas. Apprendre le français (mais également l'espagnol, l'allemand...) est une condition pour exercer le métier. Mais la découverte des langues est aussi une conséquence du métier :

si on arrive à faire très attention aux personnes qu'on rencontre, qu'on les écoute bien, qu'on dialogue avec eux, on arrive quand même à parler, de sa vie, tout ça, je trouve que c'est très intéressant d'apprendre. J'ai beaucoup appris. En plus, je suis en train de te parler dans la langue française, alors que je suis même jamais allé à l'école, j'ai jamais connu une classe (Ahmed, guide algérien, 65 ans) [3]

Parfois, les guides peuvent construire des moments d'apprentissage plus formels (travail avec des manuels ; cours lors de formations). Ces apprentissages impliquent sans aucun doute des transformations importantes en termes de rapport au monde, de rapport à autrui, de rapport à soi, difficilement perceptibles, dicibles. A tout le moins, cela leur permet de multiplier les occasions d'échanges et d'ouvrir de nouveaux horizons, et d'accéder par suite à un plus large éventail d'opportunités de travail : Moïse, Malien dogon qui a quitté l'école à 13 ans analphabète, est aujourd'hui chef de projets touristiques et relais local pour le tour opérateur français ; Mohamed A au parcours similaire est devenu responsable d'agence à Marrakech. Ceux qui montent leur propre affaire ont dû apprendre à utiliser l'ordinateur, à écrire, à utiliser les messageries électroniques, et maintenant construisent leurs propres sites web. Tous ont témoigné d'un fort intérêt didactique.

Moi j'aime le guidage, c'est vraiment très important pour moi, je trouve très intéressant. Et j'apprends beaucoup de choses avec les touristes qui viennent. Pas seulement ce que je connais, ce que je leur donne ; mais non, eux aussi ils me donnent ce qu'ils connaissent. Je trouve que c'est un échange qui est là. Et je trouve très important. [...] Si je faisais pas ça, je devrais être comme les autres dogons, un agriculteur pareil. Je suis un agriculteur, mais quand même un peu différent (Moïse, 27 ans, guide malien, dogon, devenu responsable de circuit)

Le détour par le regard du touriste pour goûter ses paysages ordinaires

Plusieurs entretiens ont été exemplaires de la manière dont le détour par le regard touristique a pu dé-construire et re-construire le regard de l'autochtone sur son propre paysage. Le goût n'est donc pas nécessairement le « dégoût du goût des autres », pour reprendre la proposition de Pierre Bourdieu réduisant sans doute par trop les jugements esthétiques à des enjeux de distinction sociale. Il peut se construire, s'apprendre même tardivement par l'apprentissage au contact d'autrui partageant un autre système de catégories de perception, proposant alors de déconstruire le regard ordinaire et quotidien, et ouvrant sur des possibilités nouvelles d'éprouver du plaisir. Howard Becker [4] l'avait montré pour un tout autre objet, avec son célèbre chapitre sur « Comment on devient fumeur de marijuana ». Il faut apprendre à en percevoir les effets, puis à les goûter. Les processus à l'œuvre sont sans doute comparables pour partie. Il s'agit de se réapproprier des catégories esthétiques, des catégories

d'appréciation et des sensations, non nécessairement usitées jusque-là.

Mais maintenant, on voit la dune d'un autre il. C'est juste un exemple, mais maintenant on prend goût quoi. Même nous qui étions toujours passés à côté sans faire attention, on apprécie les paysages, on prend des fois des photos (rires) ; ça n'avait jamais été le cas. J'apprécie mon village, l'oasis. Je l'apprécie beaucoup maintenant. [...] il faut voir ça avec les touristes, avec quelqu'un qui n'a pas les mêmes notions, pour pouvoir l'admirer différemment (Mahmoud, 32 ans, guide mauritanien)

Lorsque les catégories esthétiques pour penser son environnement pré-existaient, elles peuvent s'en trouver renforcées par la confirmation du regard des touristes :

Ces gens qui viennent, qui paient, qui font le voyage, et qui nous permettent de voir peut-être, sans le savoir peut-être, de voir ce que j'ai en moi pour ce désert. D'autres peut-être, à force de leur expliquer, de leur montrer les choses, peut-être se disent que je l'aime, et que c'est pour ça que je leur montre. Mais quand même le tourisme, c'est quelque chose. C'est grâce au tourisme que cette profondation de ce désert est rentrée plus en moi. Je l'aimais, mais quand même le tourisme ça a été une découverte plus profonde. Parce que c'est un moyen qui est venu en plus (Ahmed, 65 ans, guide algérien).

J'aime bien faire découvrir quand même, j'aime bien faire découvrir aux gens, ces montagnes, ce paysage que j'aime ! Parce que même quand j'avais choisi de rester dans la vallée, j'ai choisi de vivre dedans. Y'en a qui ont choisi autrement. Parce que c'est beau déjà. Mais je découvre quand même cette beauté à travers les touristes. C'est grâce aux touristes que j'ai réussi à aimer cette beauté, parce que quand on est dedans, on s'en rend pas compte. (Mustafa B, 35 ans, rencontré à Azilal dans le restaurant qu'il vient d'ouvrir pour diversifier son activité)

Une relecture des catégories ordinaires pour penser le monde

Entrer dans le métier de guide a consisté pour la plupart à entrer plus avant dans des mondes sociaux différents. C'est loin d'être toujours simple à vivre. Mustafa A., guide marocain rencontré à Marrakech, distingue avec netteté trois mondes sociaux qu'il éprouve et expérimente : celui de sa vallée d'origine ; celui de la ville ; celui des touristes. Comme d'autres, il nous signale la difficulté de continuer à communiquer avec ceux qui sont restés au village, et dont il s'éloigne (et notamment, les femmes, avec le problème souvent évoqué du célibat). Mais au moment où l'interview a lieu, c'est encore à ce monde dont il est originaire qu'il reste le plus attaché, tout en étant très préoccupé par la compréhension de l'autre.

Pour la plupart, les contacts sont l'occasion de relire leur propre culture et leurs propres catégories.

Oui oui ! apprendre, ça a été très intéressant pour moi ! dans le sens où tout ce qui a été validé par ma société, ou la société malienne, c'était l'idéal. Après j'ai vu que non. Donc notre société fonctionne avec ses coutumes, avec ses m urs. Donc y'a des choses qui sont à prendre, et d'autres à laisser, dans notre coutume. Donc au profit de ce que l'autre nous enseigne. Donc tout ça, c'est des leçons que j'ai pu tirer du tourisme. (Niamanou, guide malien, dogon, 25 ans)

Hassan, guide marocain de 25 ans rencontré dans les Pyrénées, nous disait de manière très imagée et précise combien son métier, par la dimension de rencontre avec la différence, lui permettait d'élargir son champ de pensée :

Mon métier me permet de penser plus loin ; de faire éloigner ma connaissance ; je serais agriculteur, premièrement, peut-être que je pourrais pas contacter les clients, je pourrais pas

contacter les Français, qu'ils me racontent ce qui se passe sur la France ou ce qui se passe sur les pays européens. Donc peut-être je pourrais pas émettre l'idée de partir du Maroc vers un autre pays. Donc ça c'est... je pourrais pas le mettre dans ma tête, avec les moyens que j'ai, je peux pas penser loin. Donc voilà, y'a un territoire. Chaque métier a un territoire. Voilà, maintenant je travaille comme guide, j'aimerais bien voyager.

Sadia (seule femme guide de montagne en exercice au Maroc) témoigne d'une autre manière de la complexité de ce type de mouvement d'allers et retours entre l'autre et soi ; l'autre lointain : le touriste ; l'autre proche mais qu'elle découvre par le biais de son métier en arpentant des territoires qu'elle ne connaissait pas : les femmes, nomades ou montagnardes, ses compatriotes qui lui étaient étrangères. Et par suite, comme Hassan, elle nous dit combien *elle impute à l'exercice de ce métier, du fait de la possibilité de contact à l'altérité qu'il offre, des changements identitaires très personnels :*

Si je faisais pas ce métier, peut-être je serais mariée ; j'aurais des enfants ; j'aurais la responsabilité de ma maison comme d'autres femmes ; je serais pas habillée comme ça, en jeans espadrilles ; je serais en djellaba avec un foulard fermé, voilée ou je sais pas quoi. Mais là, vraiment, je suis une femme moderne [...]. Mais comme ça, j'ai changé complètement ma vie en général.

Des mouvements et des transformations, au risque de l'immobilité et de l'assignation ?

Mais peut-être les guides ne constituent-ils pas « l'objet » idéal pour vérifier que les mouvements qui traversent les relations touristiques ne relèvent pas que de l'assignation ? En effet, ils ont, par définition, quitté leur statut de « populations visitées », même si ce sont leurs propres villages parfois qu'ils font traverser. Ils sont devenus des intermédiaires, et se situent dans un rôle d'interface. On pourrait donc nous renvoyer que ce qu'ils nous disent de ce qu'ils vivent est certes à l'œuvre chez eux, mais pas chez les populations « ordinaires » qui sont visées par le regard touristique.

On pourrait même faire l'hypothèse que les guides sont aussi des relais de l'assignation à résidence : en étant mobiles, ils permettent aux autres (aux femmes notamment) de rester au village. Finalement, le tourisme donnerait à certains des autochtones (les hommes) les moyens de reproduire des modèles traditionnels pour les autres (les femmes). Eux-mêmes, en restant attachés à leur territoire, disposent d'un espace beaucoup plus large, leur permettant de ne pas y être assignés.

Notre propos n'est pas de trancher, mais d'essayer de tenir dans le même temps les deux mouvements contraires ; d'en souligner les tensions ; de souligner les ambivalences des affiliations des guides, à la fois « dedans » et « dehors » [5].

Le même guide qui nous dit combien son métier lui a permis d'élargir son horizon intellectuel n'envisage pas, lorsqu'il parle de son mariage à venir, de remettre en cause l'ordre social traditionnel. De son côté, il a l'opportunité d'apprendre et de prendre plaisir à s'ouvrir au monde ; tout en restant lui-même très attaché affectivement à son village ; et d'une certaine façon, en y attachant les autres ; les femmes en l'occurrence. Il leur permet certes de ne pas subir l'exode rural ; mais en les assignant également d'une certaine manière aux rôles sociaux traditionnels.

Dans le même double mouvement, certains guides ont pu nous dire combien ils tenaient à ce que leurs villages n'exhibent pas certains indices de la modernité tels que les paraboles.

Perspective de professionnels ayant à cœur de répondre aux attentes idéalisées des touristes, sans doute ; mais également attachement pour eux-mêmes à une certaine image de leurs origines. S'ils peuvent par ailleurs prendre plaisir et s'enrichir en circulant dans le flux mondialisé des informations, ils participent également à la tentation de figer leurs territoires et ses habitants, qu'ils laissent derrière eux une partie du temps, dans une vision traditionnelle.

Sadia a été amenée à ce qu'elle nomme la modernité, par sa découverte du monde des touristes : l'autre lointain. Mais son métier l'a aussi conduite à découvrir son propre pays, l'autre proche. Elle a en effet découvert, d'une manière qu'elle raconte comme ayant été très bouleversante, la pauvreté des habitants de son pays, en marchant dans les régions reculées (les villages dans la montagne ; les nomades dans le désert). Elle découvre l'isolement, l'abattement, la dépendance, des femmes surtout. Elle est très touchée par cette découverte. Cela l'amène à faire un retour sur elle-même. Et elle cherche, par suite, à leur venir en aide : les aider à s'en sortir, tout en leur permettant de rester sur leurs territoires. Elle ressent la nécessité de s'investir pour contribuer à changer les choses. Elle engage alors des projets associatifs, de coopératives de tissage, pour que les femmes puissent acquérir une certaine forme d'indépendance économique sans pour autant quitter leurs régions d'origine. Elle participe par suite également à une forme de fixation sur les territoires. Qu'elle analyse comme la possibilité d'une mobilité mentale, symbolique ; et une manière qui est offerte aux femmes de se projeter dans un ailleurs, dans un avenir, quand bien même elles ne bougeraient pas de leurs villages. Mobilité qui comporte toutefois des dimensions figeantes d'esthétisation de la culture pour le regard du touriste.

J'aimerais bien d'avancer, d'aider la femme de tous les côtés. [...] j'aime bien aider la femme ; pour lui ouvrir des portes ; pour lui faire voir que la vie n'est pas finie là, qu'il faut avancer. [...] pourquoi je pourrais pas les encourager pour gagner un jour un peu mieux que rien ? [avec le projet de coopérative] quand elles ont vu que un pas qu'elles ont fait leur a permis de gagner un peu, tout le monde a été encouragé ; chacune a des idées d'avancer ; parce que tu leur as déjà ouvert une porte, la vie n'est pas que là, il faut avancer, il faut chercher. C'est un plaisir.

L'expérience du tourisme : un « retour vers soi informé par le contact avec l'autre »

Beaucoup de travaux soulignent les effets pervers du tourisme relatifs à l'assignation à résidence et à la réification des identités. Les risques de naturaliser et d'esthétiser le mode de vie de l'autre, et de favoriser une certaine homogénéité culturelle par le regard touristique, sont bien présents, même lorsque l'on cherche pourtant à valoriser la différence et la rencontre. « Ici [en Thaïlande, mais valable ailleurs], le regard touristique se nourrit d'une violence physique et symbolique : parce qu'il considère les gens comme des paysages, il impose une forme d'exotisme comme on assigne à résidence. La mobilité des uns présuppose l'immobilité des autres et les entretient dans leur marginalité » [6]. Les risques de naturaliser et d'esthétiser le mode de vie de l'autre, au cours d'une relation sociale temporaire et inégale productrice de stéréotypes, sont bien souvent présents (Mac Cannel 1984). « Lorsque la définition touristique du groupe prévaut, la communauté est figée en une image d'elle-même, un objet de musée. Le groupe devient une chose, et c'est là précisément ce que des gens ne peuvent pas être » [7]. Remplacer un stéréotype négatif par un stéréotype positif ne change pas fondamentalement le type de rapport à l'autre.

Pour autant, cela ne subsume pas toutes les déclinaisons de la rencontre touristique. Dans ces mises en scène pour le regard de l'autre, des mouvements se dessinent, dans lesquels se construisent aussi des identités contemporaines qui empruntent aux catégories des touristes ;

mais également aux catégories de son propre univers culturel et permettent de faire retour sur soi. Le tourisme peut constituer une voie inattendue de connaissance de sa propre culture ; un moyen de revisiter les rapports sociaux traditionnels ; un moyen de se les réapproprier [8]. Les guides que nous avons rencontrés ont témoigné très vivement des transformations identitaires occasionnées par l'exercice de leur activité, notamment du fait de sa dimension de rencontre de l'altérité. Il nous semble saisir quelque chose de l'ordre du processus de la *transvaluation* : « ce retour vers soi informé par le contact avec l'autre » [9]. On peut apprendre de l'autre pour se transformer. Pour s'affirmer aussi sans doute ; pour peut-être aussi mieux saisir à quoi l'on tient, à quoi l'on est attaché. Pour faire retour aussi sur ses propres catégories, dont certaines avaient pu être délaissées. Les rencontres touristiques permettent sans doute des apprentissages, par des mouvements d'appropriations, de réappropriations, de détournements, d'allers et retours entre soi et l'autre, non sans ambiguïtés ni tensions.

Stéphanie Pryn

Sur le site des Cafés géo : [85 : Un géographe chez les Dogons](#)

[1] WINKIN Y., 2001 [1996] « Le touriste et son double », in *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris, Editions De Boeck & Larcier S.A., Editions du Seuil, Points Essais, Chapitre X, : 206-224, cité p.222.

[2] 2007 « Guide touristique. Enjeux interculturels d'un métier de rencontres », *Ethnologie Française*, XXXVII, 4 : 699-708 ; et à paraître, article dans la revue *Cahiers d'Etudes Africaines*.

[3] Les propos cités sont tirés des entretiens enregistrés puis retranscrits littéralement (ou des notes prises lors des moments d'observation). Les citations subissent nécessairement un changement de statut en passant de l'oral à l'écrit. Elles sont retravaillées en partie pour en faciliter la lecture. Mais dans le même temps, il s'agit de rester au plus près des paroles énoncées, des termes choisis, des formules construites originellement. Les mots en italique signalent une insistance marquée par les personnes interviewées elles-mêmes.

[4] 1985 *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié [1963 by the free press of Glencoe].

[5] GOFFMAN E., 1975 [1963] *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit [Prentice-Hall].

[6] EVRARD O., 2006 « L'exotique et le domestique. Tourisme national dans les pays du Sud : réflexions depuis la Thaïlande », *Autrepart. Revue de sciences sociales au Sud*, « Tourisme culturel, réseaux et compositions sociales », IRD Editions, Armand Colin, 40 : 151-167, cité p.164.

[7] Mac CANNEL D. 1986 « Tourisme et identité culturelle », *Communications*, nème43, Seuil, p.169-186, cité p.184.

[8] cf. Anne Doquet par exemple pour le cas des Dogons, 2002 « Dans les coulisses de l'authenticité africaine », *Les Temps Modernes*, n°620-621, août-novembre : 115-127 ; ou pour une reprise en ce sens de différents travaux récents : Alain Girard 2004 « La reconnaissance / méconnaissance de l'autre dans l'esthétique touristique : la réduction folklorisante produit-elle la folklorisation des cultures ? », in *Les formes de reconnaissance de l'autre en question*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan : 227-293.

[9] TODOROV T. 1986 « Le croisement des cultures », *Communications*, n°43, Seuil, p.5-24, cité p.19.

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net